De la poésie comme outil culturel
(Chez les Peuls du Massina)

Christiane Seydou
CNRS (LLACAN, UMR 8135)

Résumé : La production poétique des Peuls du Massina offre un large éventail de genres dont l'analyse montre que, de par ses qualités de séduction et de mémorisation, l'art poétique semble s'imposer comme un moyen privilégié de diffuser, transmettre et perpétuer les savoirs qui constituent leur patrimoine culturel, et en particulier la langue que les légendes donnent comme à l'origine même du peuple peul.

Mots-clés : Peuls, poésie, savoirs, langue.

Abstract : Poetic production of Massina's Fulani offers a large stock of genres whom analyse shows how poetic art, by qualities of seduction and memorization, seems the best mean for broadcast, transmit and perpetuate the knowledges, the cultural patrimony, and particularly the language that is, by the legends, the very origine of the fulani people.

Keywords : Fulani, poetry, knowledge, language

L'image originelle de pasteur nomade autour de laquelle se cristallise leur identité n'est peut-être pas sans rapport avec la prédilection pour l'usage esthétique de leur langue dont font preuve les Peuls.

En effet, la diaspora de ce peuple suffit sans doute à justifier son attachement à sa langue, seul élément de son patrimoine commun lui assurant une certaine unité en dépit de sa dispersion, mais aussi seul matériau sur lequel, de par son immatérialité même, il puisse sans encombre exercer sa création artistique ; d'où la richesse et la diversité de l'expression littéraire dans le monde peul, en particulier dans le domaine de la poésie.

Si l'on prend l'exemple du Massina, qui se revendique comme le « *wuddu pulaaku* », le « nombril de la foulanité », on y relève une production poétique qui, afférente à tous

les domaines de la vie, s'inscrit dans divers genres pour transmettre tant l'essentiel de la culture que la richesse de la langue.

Cette production poétique est le fait tant de lettrés savants que de poètes populaires et même de jeunes bergers ; ce qui ne l'empêche pas d'être d'une haute tenue et représentative de toute la culture.

Si la poésie religieuse et mystique emprunte sa prosodie à la poésie arabe classique – règles de scansion strictes, métrique, rime – et est chantée *a cappella*, la poésie profane, elle, est une poésie libre qui, non chantée, joue sur les ressources naturelles de l'oralité : celles relevant des qualités phoniques et rythmiques de la langue elle-même, autrement dit de sa « musique ».

Chaque genre poétique recourt à une stylistique particulière adaptée à son projet ; ainsi la prosodie propre à la poésie pastorale, clamée à tue-tête par les jeunes bergers en faisant défiler leurs bêtes, lors des fêtes de transhumance, est-elle tout entière orientée vers la production d'un méta-sens ; par une règle dominante d'enchaînement des sonorités et de tuilage des allitérations, se crée un méta-sens, celui d'un *continuum*, représentation propitiatoire d'une fécondité sans interruption : celle du troupeau qui défile et celle de la langue dont les mots peuvent s'enchaîner indéfiniment de par leur constituants phoniques donc sonores. Ainsi cette création poétique s'avère-t-elle un exercice culturel fondamental, une sorte d'examen de passage, pour ces jeunes gens qui, devant les anciens assemblés, démontrent, avec l'exhibition de leurs bêtes bien entretenues, leur savoir-faire pastoral et, avec la déclamation de leur œuvre, leur savoir-dire linguistique, et qui, ce faisant, assurent la continuité de la culture peule dans ses deux composantes identitaires fondamentales.

Cette poésie est aussi, en même temps, un réservoir lexical relevant de champs sémantiques particuliers : qualificatifs relatifs aux robes et aux cornes des bovins et tous les registres relevant de l'hydrographie, la pédologie, la topographie, la toponymie, la botanique et la météorologie.

On retrouve cette perspective de préservation et de transmission de la langue au moyen de la poésie, dans un autre genre qui fleurit abondamment au Massina : le *mergol*. Comme son nom l'indique[1], ce genre se prête à une liberté et une diversité absolues de propos, pour ce qui est des sujets ; et s'il n'est soumis à aucune règle prosodique contraignante, il joue, lui aussi, sur tous les moyens stylistiques relevant des propriétés phoniques de la langue (anaphores, épiphores, anadiploses etc. combinées avec parallélismes, chiasmes, rimes), pour harmoniser la forme acoustique de la langue avec un mode de déclamation monocorde mais rythmé, marqué par le jeu combiné d'un accent d'intensité et des unités de souffle. Pour définir sa vocation, tel poète déclare : « c'est nous qui déversons les mots…, à nous fut offerte la langue peule…[2] » et, pour qualifier son art il utilise deux verbes bien significatifs : *tafude* « forger » qui évoque, avec le bruit rythmé du marteau sur l'enclume, le façonnage d'un outil ou… d'un bijou, et *tanndinde* qui signifie « accorder » un instrument de musique à cordes et « ajuster » la tension des fils dans le métier à tisser ; ces deux verbes traduisent

[1] "merde" : converser de choses et autres, bavarder, parler à bâtons rompus.
[2] "minen lowa karfeeje…, minen mbeeɗaa fulfulde".

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

bien la recherche d'une qualité juste des sons : rythme et mélodie étant bien les deux composantes de l'art poétique.

Le genre dit *mergol* est pratiqué par qui en a le goût et le talent et traite de n'importe quel sujet ; il n'en reste pas moins que l'on constate une présence importante de thèmes qui permettent au poète, tout en exhibant son art et son savoir, de préserver et transmettre la richesse de la langue et de la culture : tel poème prend prétexte du « marché » pour, traitant de la diversité de ce que l'on y trouve, se livrer à tout un recensement lexical ; tel autre prenant les oiseaux pour sujet, fournit une trentaine de noms du registre lexical ornithologique, ou encore tel autre, la pêche, en cite les divers moyens technologiques[3] ; mieux encore, un *mergoowo* célèbre use de toutes les subtilités rhétoriques pour déclamer – outre une liste de 109 toponymes et un éloge du feu avec l'énumération de tous les objets qu'il permet – un lexique bilingue bambara-peul[4] de cent soixante-douze mots ; or si ces mots sont bien réunis, comme dans tout dictionnaire, non par leur proximité sémantique mais par leur constitution phonématique, ici, la règle de leur succession est non l'arbitraire de l'ordre alphabétique, mais la recherche esthétique de l'harmonie phonique ; ce qui, contre toute attente, transmue en poème l'objet linguistique le plus insipide qui soit, et en exercice ludique, l'apprentissage d'un savoir bien pratique dans une région bilingue.

Cette recherche stylistique du mot « qui sonne bien » trouve un terrain de prédilection dans la disposition des mots en liste, du fait que leur ordonnance, libre de toute contrainte syntaxique, peut alors ne reposer que sur les seuls jeux phoniques et rythmiques induits des signifiants, indépendamment des signifiés, ceux-ci n'étant regroupés que par leur champ sémantique commun ; c'est ainsi que l'on trouve dans maints poèmes pastoraux[5] des listes de noms de lieux dont la succession ne correspond aucunement à un itinéraire mais n'est là que pour « le plaisir de l'ouïe ». Mais c'est encore dans le *mergol* que triomphe le recours à la liste qui surgit de-ci de-là, comme à l'improviste, uniquement pour illustrer le savoir et l'habileté du poète ; c'est ainsi que le *mergoowo* Ndyîdo Kawdo rebondit sur les sonorités d'une interjection « cirko ! » pour enfiler une liste de noms d'oiseaux faisant écho à ce mot[6] :

Njimaa cirko	Chante donc « tyirko » !
njimaa ciile	chante milans noirs
e cillilliije	et canards siffleurs,
cikiije	oisillons aquatiques
ciini-canaaji	vanneaux à tête blanche,
ciilel-loko	guifette noire/sterne naine
e cirbicolli	et sternes Hansel/martins-chasseurs
nyaale pure	aigrettes grises
e nyaabi-Jenne !	et pigeons des rôniers !

[3] Voir le poème ci-joint, en illustration d'un exemple.

[4] *cf.* « De l'art d'accommoder les mots. Lexiques bilingues en forme de poèmes », in *Graines de paroles. Puissance du verbe et traditions orales*, écrits pour Geneviève Calame-Griaule (éditions du CNRS, 1989), 299-328.

[5] Cf. *Bergers des mots, poésie peule du Massina* (Classiques africains, 24, 1991), p. 63, v. 380-388, p. 71, v. 485-492, p. 85, v. 666-675 etc.

[6] *Ibidem*, p. 213, v. 303-315.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Nyalla-e-jam won e pooli	Bonjour-à-toi (*i. e.* serpentaire) fait partie des oiseaux
sanndigi-tuugel turiire[7] !	(non identifiés) !
Hee ! Miɗo tuggondira e pooli !	Mais voilà que je m'appesantis sur les oiseaux !

Il n'empêche que, mise à part l'ambition des poètes d'affirmer leur talent, la poésie semble ici exploitée – comme moyen mnémotechnique dont l'efficacité est bien connue – pour préserver bien des savoirs et toute la richesse de la langue. Par exemple, dans tel *mergol*, les toponymes – contrairement à leur exploitation gratuite, en liste, dans les poèmes pastoraux – même s'ils se prêtent, là encore, à une exploitation « acoustique » de leur signifiant, se trouvent inscrits dans un discours « pédagogique » portant sur l'occupation de l'espace par les troupeaux, l'attribution aux différents groupes peuls des portions de pâturages aquatiques (bourgou) et des points de stationnement avant la traversée du fleuve etc. ; c'est ainsi que, du vers 474 au vers 657, ce même *mergoowo* recense une sorte de cadastre de toute la zone, diffusant, ce faisant, des compétences on ne peut plus déterminantes dans cette région où l'organisation de la transhumance exige une connaissance exacte du terrain et des règles complexes de sa gestion[8].

En réalité, la variété des sujets traités érige cette poésie en moyen privilégié de transmission du patrimoine culturel dans toute son étendue, depuis la richesse du lexique pour chaque registre, jusqu'aux faits et gestes de notables ou aux événements marquants survenus dans la vie de la région ; tous les domaines de la vie y trouvent place et tout le patrimoine culturel y transite.

En fait, rien d'étonnant à cela ; dans un environnement social où domine l'oralité, la manipulation langagière que représente la poésie – de par son pouvoir de séduction et ses effets mnémotechniques – est le moyen le plus efficace d'inscrire dans tous les esprits la somme de connaissances requise, à partager pour sauvegarder le savoir commun et assurer collectivement la cohésion du groupe. Si, dans le monde moderne imprégné d'une culture de l'écrit, la poésie est devenue une sorte de « plaisir solitaire » réservé bien plus souvent à l'évocation de situations ou d'affects personnels voire intimes qu'à la déclaration d'engagements publics, là où l'oralité est le lieu de la communication, le chemin de la transmission et le ciment de la tradition, la poésie a, plus que toute autre forme d'expression, force de séduction, de persuasion et… d'inscription dans une efficacité pédagogique. Qu'il s'agisse de militantisme religieux ou d'exercice ludique, la poésie a été adoptée par les Peuls comme moyen d'expression privilégié. L'enseignement de la religion s'appuie sur une riche production poétique allant de véritables traités dogmatiques à de simples prônes et, si l'importance du signifié doit y être prépondérant, la force didactique en est exhaussée non seulement par la prosodie contraignante qui y est appliquée, mais aussi par la ligne mélodique et rythmique du chant *a cappella* sur lequel se moule chaque vers. Dans tous les autres domaines de la vie culturelle, la poésie profane offre un éventail de genres de poésie libre dont toute la musique et le rythme dépendent du choix et de l'enchaînement

[7] *turiire* ou *turituriire* : oiseau décrit comme de couleur beige, portant une huppe et un peu plus gros qu'un mange-mil.

[8] *Ibidem*, p. 226-242.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

des mots de ce bien inaliénable qu'est la langue, ce bien si cher aux Peuls qu'ils en ont fait, dans leur légende d'origine, la source même de leur identité : cette légende ne dit-elle pas qu'un frère et une soeur s'étant mis à parler une langue inconnue de leurs parents, ceux-ci effrayés par ce prodige, les chassèrent ; dans leur errance, les enfants, ayant allumé un feu sur la rive d'un fleuve, attirèrent un troupeau sorti de l'eau ? Et c'est ainsi que langue et bovin donnèrent naissance au peuple peul. Et, de par sa situation géographique et hydrographique, le Massina apparaît bien comme un espace privilégié pour l'épanouissement de cette double composante de la culture peule ; et l'extrême productivité de cette poésie que cultivent tant les talibés dans les zaouias que les poètes dans les cours et les jeunes bergers dans la brousse sauvage, est un gage de l'importance attribuée à cette mise en forme particulière de la langue, dans sa dimension esthétique fondamentalement liée à l'oralité, pour la diffusion, la transmission et la perpétuation d'une culture.

Auteur : Njiido Kawɗo

So a mahoowo tan yotta maayo	Si tu as à faire du pisé, tu n'as qu'à aller à un fleuve
kaalanoyaa Jaari Maama	et tu n'auras qu'à aller t'adresser à Diâri Mâma !
taan Jaari e Kodda Maama	Descendant de Diâri et Kodda Mâma
Hammadi Kengew e Kolo Maama	Hammadi Kenguéou et Kolo Mâma
Hammadi Noona e Kodda	Hammadi Nôna et Kodda
Hammadi Kooyre e Gimmba	Hammadi Koyré et Guimba,
giɗo am Girraajo Seɓɓe	mon ami, le Guirradio[9] des Bozo,
ɓurɗo ɓe, uddoowo Bulɗe,	le meilleur d'entre eux, qui dresse des barrages sur le Bouldé,
jeyɗo Bulel e juuwɗe Linnde !	et à qui appartiennent Boulel et les gués de Linndé !
Mi limtane uddirɗe Jaari	Et je te cite les lieux où Diâri barre le fleuve,
Maayel e Mama fuu yo kanko !	Petit-Fleuve et Mama, tout cela c'est à lui !
Aan jey denngorde Deeba	C'est à toi qu'appartient l'embarcadère de Dêba[10]
aan uddata depporɗe mayru	toi, qui dresses des barrages lorsque le niveau d'eau baisse,
gila Nyolngol faa e Seeri.	depuis le bras d'eau de Gnolngol et jusqu'au village de Sêri.
Ɗo muuy-ɗaa fuu tuppu seko, Seɓɓe	Partout où tu le veux, dresse une claie[11],
mbaawaa lunndaade !	les Bozo ne peuvent s'y opposer !
Gila ɓama Seeka Jafaraaɓe	Depuis le bras d'eau Sêka de Diafarâbé

[9] Les Peuls appartenant à ce groupe sont réputés pour leur sveltesse et leur élégance naturelle.

[10] Là, le poète s'adresse à Diâri qu'il a commencé, plus haut, à louanger en citant sa généalogie.

[11] Il s'agit de secco, claie de paille fichée dans le sable, en travers du courant pour bloquer les poissons et les pêcher plus facilement.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

faa yottoo Seeka calɗe	jusqu'au Sêka-des Confluents,
camɗo ma hiraay e Seɓɓe !	tu n'a pas eu de meilleur que toi comme rival parmi les Bozo !
Jaari uddata jaanaaje[12]	Diâri fait des barrages de filets à mailles fines
Jaari tuufata jammbuuje[13]	Diâri tend des palangres
e jamɓe juwirɗe konndooji	avec des hameçons pour enferrer des *Heterotis niloticus*
e kocokoco[14] piildaaɗo konngi	avec des appâts enroulés de charmes magiques
e kobaaje[15] awruɗe pinyaaje	et des filets pour pêcher des capitaines[16]
kanyum e koosiije[17] liɗɗi	et encore des harpons à poissons
bubbi lilon	des grands filets de nylon :
jaawe[18]liɗɗi	et des meules de poissons !
Jaari tawii ligganaama	Diâri a trouvés accrochés pour lui
won paali	des calebasses,
won pa'aaje[19]	de gros harpons
won papulaaje[20]	de longues nasses,
won kaaŋa[21]	il y a un filet-piège
won kalace	des perches
won colanɗe[22]	des gaffes barbelées
won cokkorɗe[23]	des tridents à longues pointes
won duruuje[24]	de longues nasses en vannerie
won ceemuuje[25]	des harpons tridentés
won cekke	il y a des claies en secco
won ceeguuje gaamuuje	des filets triangulaires
won kocokoco	il y a un appât-leurre,

[12]Petits filets à mailles très fines, fixés à deux manches en bois, utilisés pour capturer les petits poissons (*Alestes nigri lineatus*) qui arrivent par bancs et dont on tire de l'huile.

[13]Des palangres munies d'hameçons sont tendues en travers du bras d'eau.

[14]Terme onomatopéique : il s'agit d'un faux appât constitué d'une boule de paille fixée au bout d'une perche et qu'on agite à la surface de l'eau pour, en imitant le bruit d'un frétillement, attirer les poissons.

[15]Poche tendue entre deux bâtons ; le pêcheur avance dans l'eau, un bâton dans chaque main, bras écartés qu'il rapproche vivement lorsqu'il sent une prise.

[16]Perche du Nil, *Lates niloticus*.

[17]Gros hameçon fixé à un bâton pour harponner les poissons de près.

[18]On attendrait *joowe* « des tas » plutôt que *jaawe* « des meules » ; outre l'image, le poète peut ainsi conserver le jeu du paralléllisme phonique entre *jaawe* et *Jaari*.

[19]Ce harpon fait d'un très gros manche en bois est muni d'un fer barbelé à douille et, à l'autre extrémité, d'une corde avec un flotteur qui permet de repérer la bête blessée lorsqu'elle s'enfuit au fond de l'eau ; il est utilisé pour la chasse au crocodile ou à l'hippopotame.

[20]Nasses en vanneries de 2 à 3 m de long et de 30 à 40 cm de large.

[21]Filet pour pêche en eau peu profonde ; il est constitué d'un cône de 75 cm de hauteur, monté sur des rayons de bois dont les bouts s'enfoncent dans la vase ; il ne reste plus qu'à passer le bras par l'ouverture supérieure pour capturer le poisson à la main.

[22]Gaffes fourchues et munies de fers barbelé, utilisées dans les eaux à fond sableux.

[23]Harpons terminés par un trident à longues pointes rapprochées, utilisés dans les eaux où les herbes abondent.

[24]Longues (2 à 3 m) nasses en vannerie plus lâche que celle des *papulaaje*, utilisées pour la pêche aux gros poissons.

[25]Harpon à long manche et à deux, trois ou quatre dents pour la pêche dans les eaux encombrées d'herbes aquatiques.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

won kobaaje
won filijo[26]
won piccanka

won mugumugu
won mulanka
won muunyorɗe maayeeji !

Jaari dartii kaalaaje
Jaari ɓuttidi kankeeji !
Purnudi puɓotoondi gonnjo ndaneeri paca hono yo Pullo, Seɓɓe keɓii cemedeeri ceyniindi e daande maayo.

des filets à main
un épervier
une palangre de surface[27] à gros hameçons
une, à hameçons fins
et une à hameçons très fins,
il y a des coins du fleuve où attendre patiemment (que ça morde[28]) !
Diâri a des perches bien droites
Diâri a de grosses pirogues !
C'est un élégant qui grignote tout le temps du bout des dents de la cola de prix, et d'un teint clair à croire que c'est un Peul ! Les Bozo ont là un grand et plaisant gaillard au bord d'un fleuve.

[26] Emprunt au bambara, filet lancé, épervier.

[27] Palangre de surface munie de gros hameçons et tendue en travers d'un bras d'eau ; le pêcheur fait le va-et-vient en pirogue, le long de sa ligne, décrochant un à un les poissons ferrés.

[28] On choisit les endroits où le cours d'eau forme un cul-de-sac ; dans cette poche d'eau on dispose une grande nasse où piéger les poissons qui s'y trouvent bloqués et on n'a plus qu'à attendre.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*